



LISKA, George, *Russia & World Order. Strategic Choices & the Laws of Power in History*, Baltimore and London, The Johns Hopkins University Press, 1980, 194p.

Observateur attentif des relations internationales, le nouveau livre de G. Liska porte sur la Russie et l'ordre mondial en regard particulier des leçons du passé. Pourquoi la Russie et non l'Union soviétique ? À notre avis de recenseur, le titre est justifié pour plusieurs raisons. Il faudrait d'abord répondre aux questions fondamentales à savoir : l'Union soviétique a-t-elle établi ou instauré une nouvelle politique étrangère ou bien continue-t-elle les traditions de la Russie tsariste ? Les systèmes internationaux du passé, les lois et mécanismes comme leurs interactions, gardent-ils une influence sur les modèles de l'ordre international actuel ? Les analogies et les nombreuses questions soulevées par l'auteur n'ont pas la prétention de donner les réponses mais plutôt de susciter une réflexion historico-politique.

Si on suit les analogies nombreuses, à la lumière des comparaisons historiques, il en ressort que l'Empire byzantin avait façonné la Russie et, Rome, l'Europe occidentale. Les idées et institutions en provenance de l'Ouest avaient été « déformées à l'Est » et tout particulièrement en Russie. Les États et peuples de l'Europe de l'Est, de par leur configuration géo-politique, (et leurs spécificités) religieuses et culturelles, sont devenus les « modérateurs » entre l'Europe et la Russie. Les Deux Guerres Mondiales et, tout particulièrement, la confrontation entre européens d'une part et entre européens et la Russie d'autre part, avaient transformé l'espace géo-politique européen. Le vieux continent est devenu « modérateur » entre les États-Unis et l'Union soviétique dans le cadre de l'interaction entre l'Est et l'Ouest.

En outre, l'opposition entre slavophiles et occidentalistes de la Russie du XIX<sup>e</sup> siècle, avait comme objet principal l'évolution socio-économique et politico-culturelle de la Russie. Cependant, les occidentalistes comme les slavophiles et, ceux qui oscillaient entre ces deux

tendances, semblaient être en accord sur un point : ils considéraient la Russie et aussi les États-Unis comme les futures grandes puissances à vocation mondiale face aux « vieux États » européens. Herzen, figure illustre des révolutionnaires russes du XIX<sup>e</sup> s., auquel Lénine avait consacré une étude chargée de signification, prophétisait sciemment dans cette perspective.

Entre les deux guerres et [après 45], un grand nombre d'intellectuels et observateurs occidentaux refusèrent d'identifier ou de faire des analogies entre les politiques étrangères russe et soviétique. On se référait aux structures socio-politiques et économiques rétrogrades de la Russie tsariste en les opposant à l'ordre nouveau, issu de la Révolution d'octobre. L'occidentalisation de la Russie avait commencé sous Pierre le Grand. Le premier secteur « européenisé » ou « occidentalisé » fut la diplomatie. Depuis lors, la Russie est intervenue, quelquefois plus activement que les puissances occidentales, dans l'établissement de l'ordre mondial. Au congrès de Vienne et à la Conférence de Yalta ou à celle de Helsinki ou de Belgrade, [ces dernières portant sur la sécurité et la coopération européenne], les positions de la Russie exercèrent une influence considérable, sinon décisive, sur la configuration européenne et mondiale. Puissance « terrestre », la Russie, depuis Pierre le Grand, avait caressé le rêve de devenir en même temps une puissance « maritime ». Les objectifs stratégiques de la guerre de Crimée et de celle avec le Japon, avaient été réalisés seulement après la Deuxième Guerre mondiale.

La Russie, qui n'a pas connu et expérimenté les grands mouvements de renouveau de la civilisation occidentale, tels que l'humanisme, la renaissance, la réforme etc., est devenue « occidentalisée » dans le domaine diplomatique, tandis que l'occidentalisation de l'économie se réduit à une modernisation technologique. Plusieurs auteurs russes du XIX<sup>e</sup> s. tels que Herzen et Tchaadaïev, n'ont pas hésité à considérer les « réformes » de Pierre le Grand comme l'instauration institutionnelle de l'absolutisme. Il est curieux de constater que

Tchaadaïev, avait été déclaré « fou » par le tsar Nicolas I, à cause de sa « Lettre philosophique » parue en 1836 dans laquelle l'auteur avait violemment critiqué et accusé le régime oppresseur. Le marxisme, doctrine d'origine occidentale, destiné par ses fondateurs, aux pays occidentaux industrialisés et non à un pays retardé, n'a pas occidentalisé la Russie. Au contraire, c'est le marxisme qui a été russifié. Or la Russie devrait être considérée non seulement en terme des systèmes socio-économique et politique, mais aussi en tant qu'une civilisation. Les récents événements en Iran démontrent que les systèmes conceptuels en relations internationales accusent un écart considérable en regard des systèmes réels qui existent indépendamment des observateurs. Ces systèmes réels se trouvent dans une interaction constante avec leur environnement de civilisation. On peut avoir toutes les données sans pouvoir comprendre l'essentiel. De ce point de vue-là, les analyses politico-historiques comparatives de G. Liska essayent de provoquer des réflexions utiles et significatives chez ceux qui n'attribuent pas une attention voulue aux expériences du passé.

Le symbole de la grandeur de l'Espagne en était l'Escorial et, celui de la Russie, le Kremlin. Ce symbole, l'héritage de la puissance de la Russie tsariste, aux yeux des dirigeants du parti soviétique, est chargé de signification. En outre l'accord américano-soviétique de Vladivostok, sur les limitations des armements stratégiques, avait été signé dans cette ville, choisie par les dirigeants soviétiques. Vladivostok signifie, « Maître de l'Orient » dont la ville fut annexée par la Russie en 1860.

R. Aron, souligne, à juste titre, que plusieurs chefs d'État du monde occidental n'avaient pas le loisir d'étudier le marxisme-léninisme. Or en URSS, le communisme est devenu une sorte d'eschatologie sécularisée. Il est donc compréhensible que Lénine ne soit pas n'importe qui et que le léninisme ne soit pas n'importe quoi. Lénine est un « saint » et les dirigeants soviétiques considèrent toute critique ou tentative de critique du léninisme comme un blasphème. C'est une croyance

dans la doctrine, et non pas un calcul rationnel, qui constitue le fond de la politique étrangère soviétique. Le dirigeant soviétique ne fait pas un usage pratique de son idéologie, comme on pense parfois en Occident. Non, il y croit. Autrement, il serait difficile d'expliquer rationnellement les récents événements en Afghanistan et l'obstination avec laquelle les dirigeants insistent sur leur perception subjective de la situation. Il ne s'agit pas de données rationnelles, empiriquement vérifiables, mais bien d'une croyance dans une vérité subjective.

Les rappels constants de l'auteur à Byzance, aux systèmes internationaux historiques du passé et aux conflits et interactions entre pouvoirs spirituel et séculier comme entre puissance terrestres et maritimes, représentent la toile de fond de réflexion sur le devenir du système international actuel. D'après l'auteur, dans l'interaction entre les systèmes actuels, l'accent est mis sur une opposition entre régimes démocratiques et autoritaires. Le régime autoritaire soviétique, issu de la révolution, n'est pas à considérer comme un héritier de la Révolution française. Le régime soviétique et ce surtout dans sa politique étrangère, n'est pas autre chose qu'une version soviétique du bonapartisme en dehors de l'URSS.

Parmi les analogies et modèles nombreux, constituant les références constantes de l'auteur, on peut mentionner la progression de l'empire Ottoman, représentant avec ses conquêtes, le « camp » de l'Islam en opposition avec le « camp » chrétien dont l'Empire des Habsbourg en était le leader. Dans cette perspective comparative, l'auteur suggère de remplacer la religion par les facteurs socio-économiques et idéologiques en fonction des rapports entre l'Est et l'Ouest. La lutte de l'Empire Ottoman contre les « athées » européens chrétiens, nécessitait une croyance profonde dans la lutte. Dans le comportement marxiste, c'est la lutte et la haine contre la bourgeoisie qui frappent. La nécessité de la lutte révolutionnaire du prolétariat contre la bourgeoisie n'a jamais été abandonnée par les dirigeants soviétiques. À cet égard il existe bien des eurocommunistes mais le phénomène

eurocommuniste est toujours considéré par les théoriciens soviétiques comme une variante regrettable de la doctrine. Or il ne faut pas oublier que le système communiste est un phénomène russe, reflétant la psychologie nationale antérieure à la révolution d'octobre. Cette psychologie diffère fondamentalement de la psychologie des peuples occidentaux. Tous les révolutionnaires russes du XIX<sup>e</sup> siècle sans exception, avaient reproché aux occidentaux leur incapacité de comprendre la Russie. Aux yeux de Bakounine, Karl Marx en était un exemple frappant.

Du point de vue des analystes occidentaux ayant une connaissance approfondie de la civilisation russe, la pensée prélogique a conservé ses positions dans la mentalité des dirigeants russes. Les mémoires de Nixon sont révélateurs quant au comportement des dirigeants soviétiques. La perception « subjective » des relations internationales et de l'environnement socio-économique occupe toujours une place considérable dans la conduite de la politique étrangère soviétique. Peu importe si l'auteur traite les « deux Europes et les deux faces des États-Unis », (première partie), ou les « révolutions multiples et le système des deux mondes », (troisième partie), les références et analogies historiques, stratégiques, l'ordre médiéval ou celui des temps modernes, constituent des éléments complémentaires pour la compréhension du système international d'aujourd'hui. Ses références semblent justifier la théorie du réalisme politique de H. Morgenthau selon laquelle la puissance reste l'objectif fondamental des États en tant qu'acteurs sur la scène des relations internationales.

Suite au déclin de la puissance espagnole, le triangle Hollande-Angleterre-France, ne représente-t-il pas des analogies avec le système international actuel dominé par le triangle URSS-États-Unis et la Chine? Certes, ces analogies servent à éclairer la nature et l'interaction de la puissance mais négligent d'autres facteurs comme l'économie par exemple. À ce titre, le Japon et la Communauté européenne, cette dernière, première puissance commerciale du monde, ne sont pas considérés comme piliers du système international actuel. En

outre, le Conseil de Sécurité des Nations-Unies, ne représente-t-il pas une institution similaire à la pentarchie des principales puissances européennes du Congrès de Vienne.?

L'essai de G. Liska s'inscrit dans un type de réflexion sur l'histoire des relations internationales en quête de voies pour l'avenir. Il ne s'agit pas d'une étude systématique d'une période donnée mais de la recherche d'une continuité du réalisme politique et de celle de causalité de la transformation. Son but est de susciter des questions sur le rôle des puissances en tant qu'acteurs principaux dans les systèmes internationaux. Les nombreuses interrogations inhabituelles attestent cette volonté de l'auteur: « Wat is the difference between the West's current dependence on Middle East oil for its industrial and war machines and its earlier dependence on Baltic timber and eastern grain?... Has vulnerability to interruptions increased?... Are complex economies more delicate?... The Dutch traded with Spain while fighting and despoiling her at same time. Why shouldn't contemporary international relations come back to normal? (p. 186)

À notre avis, cet essai est conçu en vue de susciter des réflexions multidimensionnelles à la lumière de l'expérience. Il ne s'agit pas de théorie mais une tentative empirique de réduire l'écart entre les systèmes conceptuels et les réalités internationales. L'essai de G. Liska est destiné avant tout à ceux et à celles qui disposent déjà d'une connaissance certaine de l'histoire et des théories des relations internationales.

Paul PILISI

*Département des sciences humaines,  
Université du Québec à Chicoutimi*

#### ÉCONOMIE INTERNATIONALE

BALDWIN, Robert E., STERN, Robert M., KIERKOWSKI, Henryk, *Evaluating the Effects of Trade Liberalization, Commercial Policy Issues*, editors: